

ou de l'agence Cook. Lorsqu'ils sont en France, ils décrètent pour leur intérieur, comme on le fait dans nos lycées, le froid officiel à la date du 1^{er} novembre. Quand, venant de Marseille, ils arrivent à Port-Saïd, serait-ce au mois de janvier, et bien qu'abrités du soleil par la double tente du paquebot, on les voit, dès qu'apparaît l'entrée du canal, changer automatiquement de coiffure, remplacer le chapeau de feutre ou de paille par le casque colonial. Et lorsqu'ils l'ont mis sur leur tête, il y restera vissé jusqu'au moment où ils seront revenus à la même place. Alors, ferait-il la chaleur la plus intolérable, ils se croiront à l'abri de tout danger et reprendront le chapeau français.

Lorsqu'ils reviennent au pays, Tartarin paraît tout petit à côté d'eux. Ils ont chassé le lion ; ils ont échappé aux plus terribles dangers ; ils content des histoires à faire frémir. Mais surtout ils ne tarissent point sur les fournaises de l'été tropical, sur les maladies particulières à ces pays, sur le peu de chance qu'on a d'y échapper. Et s'ils ont pu passer la mer Rouge, ah ! cette fois, ils se considèrent comme des héros. Il est vrai que la mer Rouge est pour eux quelque chose comme un enfer du Dante à l'entrée duquel le destin, dans un calembour plein d'ironie, a inscrit, pour mieux préciser la situation : *Suez... et laissez-là toute espérance.*

Romanciers en robe de chambre et robes de chambre en déplacement, par des voies bien différentes, arrivent au même résultat déplorable pour la colonisation pratique. Les uns, sans les avoir vus, nous décrivent les pays d'outre-mer sous des aspects enchanteurs de paradis terrestres. Les autres, pour les avoir mal vus ou avoir été privés des commodités de leur coin de feu, les présentent comme des lieux inhabitables d'où l'Européen ne revient – quand il en revient ! – que grelottant de fièvre et de paludisme. Ceux-ci rendent leurs compatriotes craintifs et les empêchent de sortir de chez eux. Ceux-là leur chauffent l'imagination, leur font croire que les alouettes vont leur tomber toutes rôties dans la bouche ; et quand, sur la foi de ces descriptions enthousiastes, nos nationaux s'aventurent vers les terres nouvelles, la différence entre leurs illusions et la réalité est telle qu'elle produit souvent un accès de désespoir qui entraîne la nostalgie et ses conséquences.

VIII

La forêt vierge

Bien qu'on y trouve peu de confortable, Beforona est une petite ville. Encaissée dans sa vallée étroite, elle a véritablement fort bon air. Dans les hauteurs voisines grimpent, comme accrochées aux rochers, des habitations européennes. Ce sont les maisons des officiers et des administrateurs de la région.

Sur les deux bords de la rivière sont le quartier hova d'Antanambao et le quartier betsimisarake d'Andrakamaraina. Le marché y a lieu deux fois par semaine. L'agglomération indigène comprend près de deux cents cases.

Un peu plus matinal que la veille, je partis de Beforona vers sept heures. Je voulais aller coucher à Sabotsy, au pied des montagnes de l'Angave qui forment la dernière marche du gigantesque escalier que je gravissais depuis trois jours. La distance entre ces deux points est de quatre-vingt-dix kilomètres dont cinquante environ à travers la forêt vierge d'Analamazaotra. Trois cols encore à franchir : celui de Marovolo qui domine Beforona, celui d'Amboasary qui est à une altitude de 1 040 mètres, enfin celui de Tangaine qui est à une altitude égale au précédent, et par lequel on débouche dans la plaine de Moramanga.

Mais si le terrain reste aussi tourmenté, la route est beaucoup plus belle et le tracé bien supérieur à celui des jours précédents. Au lieu de monter à l'assaut des collines, d'escalader les pics, de plonger dans les précipices, de grimper en lacets comme un chemin muletier ou de tourner en escargot autour des dômes avec une brusquerie toute militaire, la voie prend l'allure paisible de nos routes françaises et suit presque toujours les thalwegs des cours d'eau. C'est à peine si, sur ces quatre-vingt-dix kilomètres, on en compte sept ou huit à gravir

qui marquèrent notre primitif horizon. Ce qui jusqu'alors nous avait paru digne d'attention nous laisse souvent à peu près indifférents.

Madagascar, comme partout dans le monde actuel, le miroir où se reflète le mieux cette modification morale c'est la presse locale.

On compte actuellement dans l'île, en dehors des revues religieuses plus ou moins régulières éditées par les missions, les feuilles suivantes :

– *Le Journal officiel de Madagascar et dépendances*, imprimé à Tananarive.

– *Le Supplément officiel pour la Côte Est*, imprimé à Tamatave par une imprimerie annexe de celle de Tananarive.

– *L'Écho de Madagascar*, imprimé à Tananarive ; directeur : M. Albert Lecointre³⁰.

– *La Dépêche de Madagascar*, imprimé à Tamatave ; directeur : M. Julien Gimel.

– *Le Madagascar*, imprimé à Tamatave ; directeur : M. Izouard.

Et enfin *Le Cri de Majunga*, autographié en vert – couleur de l'espérance – dans cette dernière ville par son rédacteur, M. Edmond Mathieu³¹.

À l'exception de *L'Officiel* et de son *Supplément*, qui n'ont pas besoin de gagner de l'argent pour vivre, ayant la « princesse » pour patronne, le prix de ces journaux est généralement élevé. Alors que les deux organes du gouvernement coûtent respectivement quinze et dix centimes le numéro, *Le Madagascar* se vend soixante-quinze centimes ; *La Dépêche* également ; et *Le Cri de Majunga*, cinquante centimes. Malgré l'énorme augmentation de prix que subissent à Tananarive, par suite des frais de transport, le papier et le matériel d'imprimerie, *L'Écho* n'a pas voulu atteindre ces chiffres. Il s'est taxé à vingt-cinq centimes.

L'âge de ces journaux est encore celui des illusions, bien que ceux qui les rédigent semblent, dans leurs écrits, avoir perdu les leurs depuis longtemps. *L'Officiel* a vu passer dix-huit saisons sèches ; son fils, *Le Supplément*, a quatre années d'existence ; le *Madagascar* vient d'atteindre sa quatorzième ; *L'Écho* sa deuxième ; enfin *La Dépêche* et *Le Cri* débutent à peine dans la vie puisque l'une est née en avril et l'autre en août 1901.

J'accepte la petite absinthe en pensant au fourrier Boutry qui s'en ingurgite sans doute de grandes en ce moment dans les montées du col d'Andrèbe, histoire de passer le temps. Puis nous déjeunons en tête-à-tête, servis par un boy déluré, tandis que dans la pièce voisine, assise en tailleur sur une natte, une jeune Malgache mange avec la main le mets traditionnel de sa race, le riz cuit à l'eau.

Le déjeuner fini, M. Clunet me conduit à mon nouveau domicile. C'est, comme je l'ai déjà dit, la maison même de l'ancien directeur de la Compagnie, un vaste et élégant pavillon construit à la mode coloniale, avec rez-de-chaussée, premier étage et large balcon véranda courant autour de l'édifice. L'habitation comprend diverses pièces meublées avec tout le confortable que l'on peut désirer : salle à manger, salle de billard, cabinet de travail, laboratoire d'essais chimiques et de photographie, plusieurs chambres à coucher, etc.

Celle qui m'est affectée est située au premier étage et prend vue sur le *rona* de Mévatanane. Elle est très grande. C'est précisément l'ancienne chambre de M. Léon Suberbie. Le linge y est encore marqué à son chiffre : L.S. Le lit de milieu, massif et large, en ébène du pays, semble m'attendre pour reposer mes membres endoloris : quatre hommes y dormiraient à l'aise. Le reste du mobilier est tout aussi luxueux : glace biseautée, table de toilette, armoires à linge, chaises et rocking-chair.

Tout cela est à ma disposition pendant le séjour que je vais faire ici.

Quel contraste entre ce lit aux draps fleurant bon où je coucherai ce soir et la paille de Marokoloy où j'étais encore ce matin ! Les gîtes d'étapes, les cases barbares et variées où j'ai dormi pêle-mêle avec des poules et des cochons, le lit de Tananarive où je grelottais sous des couvertures trop maigres, les matelas d'Ankazobé, la bûche-traversin de Mahatsinjo, tous mes sommeils de hasard troublés par les cris des rats défilent soudain dans ma mémoire en un ironique kaléidoscope.

Comme je vais bien dormir là-dedans !

Qui donc prétendait que le confortable bourgeois n'avait point de charme pour l'homme d'action ?

« Vous voici chez vous », me dit M. Clunet. « Je vous laisse vous débrouiller avec Ali qui vous servira de valet de chambre. Si vous